

Avant-propos

Un journal en temps de guerre

« *Ce récit est celui d'une rencontre...²* ».

Germaine Tillion

Un agenda, un journal

Aline a consigné dans son journal, qui borde la Libération, des fragments d'histoires vécues, témoins de sa vie de normalienne³. Cette future enseignante dépeint avec humour, inquiétude et tendresse, ses journées au lycée Saint-Sernin de Toulouse, ses sorties, son quartier. Des annotations en apparence anodines côtoient les tirs de D.C.A. Parfois, le chant strident des sirènes la précipite dans des abris de fortune. Boum ! Badaboum ! La voilà plongée dans la tranchée de son jardin, une casserole en aluminium en guise de heaume d'acier. La pluie de fer cesse enfin. Alternance de lune et de soleil. Elle décrit les repas fermiers pris chez ses amis campagnards et les jours de restrictions. Les joies du Brevet et le départ d'une cousine pour le camp de Ravensbrück. Les après-midi d'été au bord de la Garonne et les engelures de l'hiver. Il y a parfois plus d'obscurité que de lumière. Lorsqu'elle évoque son quotidien, trois mots couperets scandent sa réalité : « On avait faim, on avait froid, on avait peur. » C'est aussi cela la guerre.

Les chroniques de conflits, les récits, les journaux des occupés, des occupants, nous ont aidés à mieux comprendre⁴ la réalité vécue et les représentations des acteurs de leur temps. « En 1944, j'avais 17 ans, dit Aline. À ce moment-là, j'avais le sentiment de vivre au cœur de l'Histoire, avec un grand H. Quand on le vit à l'adolescence, on le

2 - Tillion Germaine, *Il était une fois l'ethnographie*, Paris, Seuil, 2000, p. 7.

3 - L'École normale des instituteurs était l'organisme chargé de la formation des maîtres jusqu'à la loi Jospin de 1989, qui va remplacer l'E.N. par les I.U.F.M. À partir de l'année scolaire 1990-1991, les I.U.F.M., qui recrutent après la licence, vont former un corps unique d'enseignants, de la maternelle à l'université.

4 - Comprendre, comme un « prendre avec soi ». Voir à ce sujet le bel article de Paul-Lévy Françoise, « Trois petits mots et puis s'en vont », in *Artefacte*, n° 1, mars 2011, pp. 93-125.

ressent plus fortement. Ça s'imprime plus durablement. Je tenais mon journal de manière épisodique. Au départ, il me servait à noter mes dépenses. Ma mère avait elle aussi un carnet dans lequel elle notait les siennes. Avec ma bourse d'entretien, je disposais d'un peu d'argent. Mon père m'a encouragée à tenir ce livre de comptes. Il m'a donné son agenda. Sur les bords de pages, il y avait des motifs égyptiens. Je m'y étais attachée. C'était d'abord un livre de dépenses puis j'y ai rajouté des faits. J'étais gamine encore⁵. Je comprenais que nous vivions une période exceptionnelle et qu'il fallait noter ces souvenirs. C'est probablement Madame Badiou, ma professeure de français qui m'a conseillé d'écrire.»

Sa professeure avait sans doute senti en elle éclore les fleurs de l'écrit. Peut-être faisait-elle sienne la réflexion de Fernand Braudel, «la vie est notre école⁶»? Son journal m'apparaît comme une sorte de fenêtre entrouverte sur le monde. Aline nous propose une photographie de l'époque. Celle de la jeunesse France. D'une jeunesse dans la ville, à l'école. «On y découvre progressivement les transformations de la société française à la veille de la Libération », explique Aline.

Un journal, sa relecture

Près de soixante-dix ans après la fin de la guerre, la jeune normalienne devenue enseignante, puis retraitée, est au rendez-vous de son histoire. Du présent, elle relie le passé. Précédé chaque fois du sous-titre «2012, Aline se souvient», son commentaire actuel accompagne son récit de l'époque. Le vécu devient alors source et objet du questionnement⁷. Il prend chair sous nos yeux. «Maintenant, ce journal me permet de revenir sur mon passé et de le voir différemment, dit Aline. C'est le regard d'une mère de famille sur une vie professionnelle complète, avec la maturité de mon âge.» N'est-ce pas ce qu'on appelle l'histoire vivante ?

À mon sens, le journal et ses réminiscences montrent combien l'analyse de la source, sans le commentaire de son auteur, conduit les chercheurs sur les chemins incertains de la paupérisation du sens. L'art de faire parler les archives, malgré ses rigueurs, s'apparente parfois à un

5 - Dora Goland-Blaufoux s'interrogeant sur les raisons qui l'ont poussée à écrire un journal à 14 ans, tente une explication : « parce que je suis jeune, pour me confier et pour me plonger avec plus de ferveur dans mes pensées intimes », in Goland-Blaufoux Dora, *Un présent qui s'accroche à moi*, Paris, Perrin, 2007, p. 16.

6 - Braudel Fernand, « Position de l'histoire en 1950 », Leçon inaugurale au Collège de France faite le 1^{er} décembre 1950, in *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 31.

7 - Taleb-Khyar M.B., « Et c'est de Montaigne : l'écriture fragmentaire de soi », in Collectif, *Littératures*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1992, n° 26, pp. 87-99.

exercice de ventriloque. L'histoire des Français sous l'Occupation ne peut pas se suffire de l'événementiel. Elle se doit d'être aussi transhistorique et sensitive. C'est son rythme. Tout se passe comme si Aline nous invitait à ne pas dissocier Histoire et pratiques sociales.

Le contexte idéologique, les pratiques quotidiennes, le parcours de vie, l'histoire locale, la vie au temps des restrictions, tout cela s'entremêle pour n'être qu'une seule et même matière à réflexion⁸.

Le journal d'Aline embrasse différents niveaux de miroir d'encre : le journal, sorte de récit de vie qui s'ancre dans la vérité du réel et le commentaire, comme analyse critique et exercice de réminiscence.

Une rencontre, Aline

Au cours des années 2009-2012, nous nous sommes retrouvés à maintes reprises⁹. Le temps passe vite lorsqu'on prend plaisir à partager et à raviver des « souvenirs » autour de l'histoire et de l'humain. Ces souvenirs dont Victor Hugo affirme qu'ils sont la « chère lueur des choses éclipsées », « le rayonnement du passé disparu¹⁰ ». Au début, j'enregistrais ses commentaires. Puis j'ai délaissé cet instrument « austère », pour noter ce qu'elle me transmettait sur mon ordinateur. Les conversations et les confidences qui se déroulaient dans la cuisine se poursuivaient dans le couloir, puis sous la treille. Sans technologie, ni machine !

Aline me connaissait de longue date. J'étais son voisin d'en face. Un étudiant entré à l'université qui apprenait des rudiments de sciences humaines et sociales. Près de vingt ans après, à l'occasion d'un travail de recherche mené avec Thierry sur la Seconde Guerre mondiale, j'ai retrouvé son mari Bernard à Toulouse. Accepterait-il de nous parler de la Ville rose sous l'Occupation ? Il m'a donné rendez-vous chez eux. Thierry m'a accompagné. Et Aline a bien voulu se prêter elle aussi à l'exercice de l'échange. C'est alors qu'elle nous a confié qu'elle avait un

8 - L'ethnographie, à travers le recueil de la mémoire orale, et l'histoire, à la faveur de la transcription d'une source, gagnent à ne pas se désunir. Au-delà des polémiques disciplinaires, « il y a toujours une histoire qui peut s'accorder avec une sociologie », ou à l'inverse se cannibaliser. Voir à ce sujet Braudel Fernand, « Histoire et sociologie », chapitre IV de l'Introduction du *Traité de sociologie* publié sous la direction de Gurvitch Georges, Paris, P.U.F., 1958, in *Écrits sur l'histoire*, op. cit., p. 99.

9 - Pour les fêrus de comptabilité, j'ai réalisé plus d'une cinquantaine de rencontres formelles et informelles. Thierry n'assistait pas à tous les entretiens car il s'occupait de la partie historique de notre travail de réflexion. Il s'attaquait au rude labeur de vérification des sources et des dates. Il plongeait dans les livres et les archives pendant que je faisais mon travail d'ethnographe.

10 - Hugo Victor, « Un soir que je regarderais le ciel », in *Les Contemplations*, Paris, Flammarion, 2008, 473 p.

vieux carnet dans un carton, une sorte de journal auquel, sans doute, il ne fallait pas prêter attention. Nous avons jeté un coup d'œil sur cette « source ». Mes yeux s'écarquillaient à chaque page.

Nous nous sommes promis de nous rencontrer de nouveau. En attendant le bus, Thierry et moi avons décidé de mettre notre recherche entre parenthèses pour nous intéresser à l'histoire d'Aline, à son écrit et à la façon dont aujourd'hui elle l'investissait. Après chaque rendez-vous, elle fouillait dans sa mémoire, dans ses affaires. Elle trouvait une lettre, un article, une photo, qu'elle commentait au rendez-vous suivant. Parfois une marmite norvégienne, un article de journal, des fragments d'obus, des cartes postales, des tickets de rationnement, rendaient plus réelle encore l'histoire vécue. Chaque rencontre me réjouissait par avance. Je savais qu'il allait se passer quelque chose.

Si elle parlait volontiers de l'époque, avec toutefois la réserve de ceux qui ont vécu ces événements, si elle commentait avec humour son journal, elle gardait comme verger secret l'histoire des siens. J'essayais de n'être pas trop intrusif. On ne peut pas tout dire, tout savoir, tout connaître.

Un quartier, Bonnefoy

Aline est née à Toulouse dans le quartier de Bonnefoy. Un quartier populaire. Elle y vit encore aujourd'hui. Mais elle ne souhaite pas se livrer plus avant. On la trouvera derrière son écrit. Elle s'y découvre parfois. Forte de ce qu'affirme Montaigne : « Je suis moi-même la matière de mon livre¹¹ ». Si d'elle on ne peut tout dévoiler – qui le pourrait donc ? – de son milieu je peux dire deux mots. Ce journal et son commentaire déclinent page à page les caractéristiques d'une culture populaire, celle des « gens de peu », dont parle Pierre Sansot¹² : le jardin ouvrier, les conserves de famille, la trop rare volaille du dimanche, les dépiquages¹³ de l'été et les vendanges de l'automne naissante chez un cousin agriculteur. Le statut du père cheminot et celui de sa mère couturière traduisent son origine sociale. Ils possèdent un abri de jardin à la campagne, 30 ares de vignes¹⁴ et partent en vacances. La société du milieu du xx^e siècle, composée d'ouvriers et de paysans, s'urbanise rapidement mais l'on y parle encore occitan¹⁵.

11 - Montaigne Michel de, *Les Essais, op. cit.*, p. 25.

12 - Sansot Pierre, *Les gens de peu*, Paris, P.U.F., 1991, 224 p.

13 - Action qui consiste à séparer les grains des céréales de leurs épis.

14 - Journal d'Aline, vendredi 23 juin 1944.

15 - Michel Cépède évalue la population rurale en 1936 à un peu moins de 20 millions de personnes. En 1900, la France comptait plus de 22 millions d'agriculteurs et membres d'autres

2012, ALINE SE SOUVIENT

C'est le parc où nous avons creusé des tranchées. Mademoiselle Bibé est décédée peu après la guerre.

6 juin 1944

Débarquement allié en Normandie.

MARDI 6 JUIN 1944

Je manque la classe pour aller à Rabastens : aventures épiques. Départ du train à 9 h 10 au lieu de 8 h 17. Arrivée à Saint-Sulpice : arrêt indéterminé (la voie a sauté entre Saint-Sulpice et Rabastens, et entre Rabastens et Lisle-sur-Tarn.) Nous partons à pied. Il est 10 h 15. Nous arrivons à Rabastens chez Pagès à 11 h 30. Heureusement, il ne fait pas chaud. Le temps est couvert. Chez Élia, nous apprenons que le débarquement s'est enfin produit entre Dunkerque et Cherbourg et ce n'est pas un bobard, c'est la radio qui l'a annoncé. Nous dînons copieusement.

*Soupe aux fèves
Petits pois aux cœurs de canards confits
Frites à la vraie graisse¹²⁷
Fromage frais
Gelée de groseilles
Guignes¹²⁸*

Vers 16 heures, le train que nous avons laissé à Saint-Sulpice arrive à Rabastens. Mais il n'ira pas jusqu'à Lisle : la voie ne sera pas réparée avant demain. Le transbordement se fera à Saint-Géry, après quoi le train repartira vers Toulouse. Nous le prenons vers 17 h. Il est presque vide. Nous arrivons avec 5 petites heures de retard (ce n'est rien, avant-hier il y avait 10 heures de retard). En sortant de la gare, nous voyons des attroupements dans la rue. Les gens ont des drôles de têtes. Pas étonnant, il vient d'y avoir alerte avec D.C.A. Les sirènes n'ont pas sonné, mais toutes les batteries ont marché pour un malheureux petit avion de chasse qui n'a rien eu, bien entendu. Je vais chez Marinette chercher mon cahier de math. Avec son frère et une voisine, elle est en train de sortir sa grand-mère de la tranchée.

127 - Graisse de canard.

128 - Sorte de cerises.

Je fais la connaissance de monsieur Poudou père. Je me dépêche de rentrer au cas où « ils » reviendraient. Au coin de la rue Béteille, attroupement : on lit un appel du maréchal à propos du débarquement. Tout le monde parle de passer la nuit à la campagne : le bombardement nocturne est certain.

2012, ALINE SE SOUVIENT

Nous allions voir nos cousins de Rabastens. Ils vivaient en autarcie. Ils avaient une paire de vaches pour travailler la terre. Ils étaient quatre : la mère, Élia, son mari et son beau-frère. Élia faisait prendre ses vaches par le taureau et ainsi, elle avait des veaux et du lait. Avec, elle faisait le fromage. C'était des paysans qui vivaient bien. Le jour du débarquement nous étions contents.

Les cheminots ne s'activaient pas beaucoup pour réparer les voies. Ils avaient des consignes de la Résistance. Mon père, en tant que cheminot et ancien combattant, était réquisitionné avec des retraités pour garder les voies pendant la nuit. Lui et ses collègues n'étaient pas armés. Ils se tenaient au bord des voies et devaient signaler les choses anormales par téléphone. Les résistants les avaient contactés et leur avaient dit que s'ils venaient pour faire sauter la voie, ils ne devaient pas avoir peur. Il était prévu de les attacher à une chaise, de les bâillonner pendant que les résistants détruiraient les rails. Ils n'avaient donc pas peur. Ils connaissaient ceux qui les avaient contactés. C'étaient les gars de « Résistance fer ». Des cheminots qui avaient des antennes dans toutes la France. Ce sont eux qui avaient fait sauter la ligne entre Toulouse et Gaillac, ou entre Albi et Rodez. Dans la gare, il y avait des cheminots allemands qui travaillaient avec les cheminots français, mais ils ne parlaient pas notre langue. Les Français qui parlaient allemand ne le faisaient pas savoir. Il fallait donc passer par un interprète. Un Alsacien a été choisi. On pensait qu'il s'agissait d'un collabo. Puis un jour, en juin 1944, il a disparu. Mon père apprit qu'un de ses chefs de service était collabo. Il s'écria : « Ah, celui-là, si on s'en était douté, qu'est-ce qu'il aurait payé ! » En fait, le traducteur était résistant. Il savait tout des Allemands puis le communiquait à la Résistance. Voilà comment la gare de Toulouse a été préservée alors même que les Allemands voulaient la faire sauter. Le réseau « Résistance fer » est sorti au grand jour et s'est rendu maître des Allemands. Non sans mal parce que certains ont été tués, mais la gare n'a pas été détruite.

Le chef de mon père arborait la francisque, le fameux « fer à repasser ». C'était un ancien poilu de la guerre de 14. Il s'était laissé embarquer

LUNDI 7 AOÛT 1944

À 13h15, alerte. M^{me} Anduze¹⁵¹, toute seule (Janine n'est pas revenue), vient. Nous restons sous le hangar. La fin sonne vers 14 heures. On a bombardé Montbartier, mais nous n'avons rien entendu.

2012, ALINE SE SOUVIENT

Derrière la maison, sous le hangar, il y avait l'établi de mon père et la réserve de bois. On avait une jolie poule rousse que ma mère avait ramenée de l'Aveyron, destinée à aller au pot. On l'appelait Titi. La fermière nous l'avait donnée car elle ne pondait pas. Pourtant, la nuit où on l'a ramenée, elle a pondu un œuf. Après quoi, chaque jour elle faisait un œuf. Pendant les alertes, elle se cachait sous la table, sur une traverse, pendant que nous allions dans la tranchée. À la fin de l'alerte, la Titi descendait de la traverse et retournait dans la cour. Elle était apprivoisée. Pour rien au monde, nous n'aurions mangé la Titi.

JEUDI 10 AOÛT 1944

Shampooing.

2012, ALINE SE SOUVIENT

L'achat d'un shampooing était important. On ne se lavait pas la tête tous les jours. Il fallait courir pour en trouver.

VENDREDI 11 AOÛT 1944

Voyage à Rabastens. Le train de 12 h n'existe pas le vendredi. La micheline de 20 h est supprimée. Nous partons vers 23 h avec 40 min. de retard. À Toulouse : laissez-passer. Arrivée par un chemin tout noir sans lune ni axial.

2012, ALINE SE SOUVIENT

Il n'y a pas d'éclairage des rues. On le surnommait « axial » car il était situé le long des axes routiers. Au coucher du soleil, le couvre-feu avait été décrété. Si l'on avait rencontré la patrouille, on était fichus¹⁵² !

151 - Voisine d'Aline.

152 - Voir également lundi 17 juillet.

12 août 1944

Bombardement de Francazal.

SAMEDI 12 AOÛT 1944

À 10h30 : alerte. Maman est partie pour acheter des sardines salées, place Bila. Je sors le matelas et les valises. Janine vient avec M^{me} Anduze¹⁵³. Nous ne pouvons pas les recevoir dans la tranchée. Elles vont chez Courcières. Maman arrive, puis Papa. Il est en colère parce qu'il a beaucoup de travail. Nous n'entendons rien, mais nous rentrons dans la tranchée avec casques et casseroles. Je lis Hellé¹⁵⁴ avec beaucoup d'intérêt. La chaleur est étouffante. Pas un nuage. Nous ne pouvons plus tenir sous le matelas et nous sortons. La fin d'alerte sonne. Papa repart. Maman va chercher le pain. Je reprends Hellé dans la chambre. On entend des coups sourds, D.C.A. peut-être. Au bout d'un moment Janine m'appelle : « ton papa revient ». À la gare, on a téléphoné : « alerte aux avions », ce qui est beaucoup plus grave que : « danger aérien ». Nous épluchons les pommes de terre pour la salade, car nous allons déjeuner tout de suite (on ne sait jamais). Nous avons à peine commencé que les sirènes sonnent. Nous rentrons les pommes de terre dans la norvégienne¹⁵⁵. Je remets les souliers et nous revoilà dans la tranchée. Cette fois, c'est un vrai bombardement¹⁵⁶. Pas très bruyant, à cause de l'absence de D.C.A. À l'accalmie, on voit de la fumée vers le sud. C'est fini, sirènes. Nous allons vite déjeuner au cas où le dicton « jamais deux sans trois » se vérifierait. Nous avalons le potage et l'omelette aux nouilles sans nous inquiéter des brûlures. Au moment où nous allons attaquer la salade de pommes de terre, nous ne sommes pas surpris d'entendre les sirènes. Je remets les souliers une fois de plus et nous retournons vers la tranchée. Pour rien cette fois. La fin de l'alerte ne tarde pas à sonner. Il est exactement

153 - Sa grand-mère.

154 - Roman de gare.

155 - La marmite norvégienne est une sorte de grand thermos qui permet de prolonger la cuisson commencée sur le feu. Elle tient au chaud les aliments des heures durant. Fabriquée industriellement, elle est composée d'aluminium et comporte quatre compartiments, pour les hors-d'œuvre, la viande, les légumes ou les desserts. Il en existe pour dix, vingt et même cinquante personnes. Elle a conquis les populations civiles en quête d'énergie lors du premier conflit mondial. Les prescripteurs culinaires – des journaux aux traités de cuisine – ne tarissent pas d'éloge sur cette merveille de la cuisine qui permet l'économie de « tonnes de charbon ». Elle est d'un secours appréciable pour la ménagère contrainte de travailler et qui n'aurait pas beaucoup de temps à consacrer à la cuisine.

156 - Quatrième et dernier bombardement de Toulouse, à quelques jours de la libération de la ville. Francazal est visé. Au total, Jean Estèbe dénombre 5 149 immeubles touchés dont 323 détruits en totalité, in Estèbe Jean, *Toulouse 1940-1944, op. cit.*, pp. 132-134.

de Toulouse, monseigneur Saliège fait preuve de contrition à l'occasion des célébrations du 14 juillet 1940 : « *pour avoir chassé Dieu de l'école, des prétoires de la nation, pour avoir supporté la littérature malsaine, la traite des blanches, pour la promiscuité dégradante des ateliers, des bureaux, des usines, Seigneur, nous vous demandons pardon* ⁶⁶ [...] ».

V - La formation d'une normalienne sous l'Occupation

*« Le régime exigeait des professeurs qu'ils
fussent les chantres d'une certaine culture.
Son échec fut total⁶⁷. »*
Marc Ferro

Sous Pétain, « la normalienne », celle qui étudie pour devenir enseignante, est un problème. C'est sa nature même qui est problématique car si nous devons brosser l'esquisse de ses particularités, le trait dessinerait une femme qui travaille⁶⁸, une intellectuelle politiquement boussolée, transmettant des valeurs à l'encontre de celles promues par le pouvoir dominant.

Carcopino tente d'éradiquer l'esprit, la lettre, le terme. Il change Normalien par « Élève-Maître ». « E.M. ». Deux lettres. Presque un chiffre. Il remplace « normal » par « maître ». Nous « *étions normaliennes, dit Aline, derrière cette élection se cache une idée de la République, des valeurs de laïcité. Des valeurs républicaines* ». Se dire normalienne c'est qualifier l'ensemble, le groupe auquel on appartient.

Le contenu et la pédagogie

Aline, jeune normalienne en formation, ne s'attache pas seulement à acquérir les connaissances théoriques qui lui seront nécessaires pour enseigner devant une classe d'élèves. Son journal est une description minutieuse des façons de faire de ses professeurs. À la manière d'une ethnographe, elle met en évidence les traits les plus fins de ses

66 - Cité par Ferro Marc, *op.cit.*, p. 219.

67 - Ferro Marc, *op.cit.*, p. 269.

68 - En 1943-44, les deux tiers des professionnels en fonction dans les écoles maternelles et primaires élémentaires sont des institutrices. Le nombre total des instituteurs et institutrices (titulaires, stagiaires et intérimaires) en fonction dans les écoles primaires publiques s'élève à 151 244 (100 035 institutrices et 51 209 instituteurs) pour l'année 1943-44, in ministère de l'Économie nationale, Institut national de la statistique et des études économiques, « Instruction », in *Annuaire statistique*, cinquante-sixième volume, 1940-45, Paris, Imprimerie nationale, 1946, p. 41.

enseignants : les attitudes, la voix, le caractère, la clarté du propos, la consigne donnée à l'élève et sa limite, le système, la notation et l'appropriation des acquis, la manière dont la classe réagit... Elle me fait parfois penser à ces élèves des formations de formateurs adultes, qui s'attachent au contenu tout en regardant par intermittence le professeur et les effets de son enseignement sur le groupe restreint.

Le collectif est omniprésent dans les propos d'Aline, notamment à travers les filiations pédagogiques des « mères ». Une élève plus avancée dans le cursus (« mère »), peut accompagner la nouvelle recrue (« fille »). Le lignage vertical, de l'ancienne vers la jeune recrue, se croise avec un lignage horizontal puisque les « filles » et les « mères » ont obtenu la même place au concours. Fraternité et Égalité républicaine !

L'identité professionnelle se soude aussi à travers une multitude d'échanges collectifs. Les « mères » rencontrent les « pères pédagogiques », les « femmes » des « maris ». Ils forment parfois ce que d'aucuns appellent un « esprit de corps ».

Rites collectifs

Dans son journal, Aline décrit donc ces pratiques qui forment le collectif. La cohésion de groupe se manifeste dans ses traditions : les tutorats, le rite de l'échelle, entre cérémonie de passage et bal des célibataires. Les jeunes se rencontrent à l'extérieur de la ville pour organiser des fêtes communes. De prime abord, c'est un jeu, une récréation, une parenthèse ludique. Les jeunes normaliens dansent, fument, mangent, boivent, s'embrassent et s'enlacent, loin du regard des adultes, des professeurs, des occupants. Ce rite est aussi transgressif. D'abord parce que le pouvoir tente de réglementer l'organisation des réunions privées⁶⁹ mais aussi parce que les rites normaliens ont un pouvoir dénonciateur⁷⁰. Ces jeunes aux croyances et aux parcours mélangés, sont majoritairement des laïcs qui prient un Dieu de pacotille, loin des « paroisses enseignantes » promulguées par l'institution catholique. Ici, l'on s'agenouille devant un Astaroth⁷¹ de comptoir, grelot informe dont on s'amuse. Une jeune femme est la dépositaire de cette relique. Sûr qu'elle n'est pas voilée. C'est à Aline que revient la charge de garder le « précieux ».

69 - Héraclès Philippe, *La loi nazie en France*, Paris, Guy Gauthier, 1974, 348 p.

70 - Je compare ici la logique des rituels normaliens avec la réflexion de Daniel Fabre sur les pratiques carnavalesques, in Fabre Daniel, Camberoque Charles, *La fête en Languedoc*, Toulouse, Privat, 1977, p. 230.

71 - Astaroth : « L'esprit qui présidait à l'Occident, dans le système de certains magiciens », in Landais Napoléon, *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français*, Paris, Didier Libraire-éditeur, 1842, t. 1, p. 156.